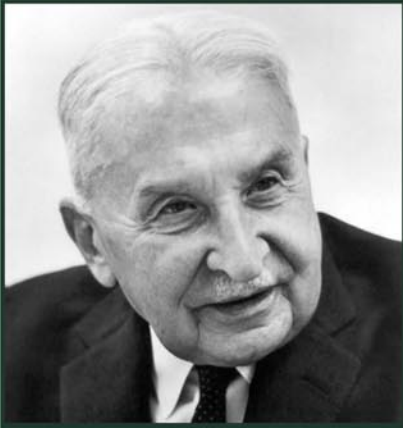


Mises et l'École Autrichienne



Ron Paul



INSTITUT
COPPET

Mises et l'École Autrichienne

Un Point de Vue Personnel

Ron Paul (1984)

Traduit par Benoît Malbranque



Paris, novembre 2012

Institut Coppet

www.institutcoppet.org

Cette œuvre est diffusée sous

[licence Creative Commons](https://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0/)



Mises et l'Économie Autrichienne

Un Point de Vue Personnel

Sénateur Ron Paul

INTRODUCTION

« Sous le règne des idées interventionnistes, une carrière politique n'est ouverte qu'aux hommes qui savent s'identifier aux intérêts de groupes de pression. [...] Servir les intérêts de court terme d'un groupe de pression ne permet pas le développement des qualités qui font d'un individu un grand homme d'Etat. L'homme d'Etat est celui qui ne considère que les politiques de long terme ; les groupes de pression ne s'intéressent pas au long terme¹. »

Je pris la décision de me présenter pour entrer au Congrès en réaction aux effets désastreux des contrôles sur les salaires et sur les prix, contrôles imposés en 1971 par l'administration Nixon. Lorsque les marchés financiers commencèrent à répondre euphoriquement à la mise en place de ces contrôles et à la fin de la convertibilité du dollar en or, et lorsque la Chambre du Commerce et de nombreux autres groupes et entreprises y apportèrent un soutien enthousiaste, je compris que quelqu'un en politique se devait de condamner les contrôles, et d'offrir l'alternative qui puisse

¹Ludwig von Mises, *Human Action*, Scholar's Edition (Auburn, Alabama ; Mises Institute, 1998), p.866.

expliquer le passé et donner de l'espoir pour le futur : la défense des marchés libres par les économistes autrichiens. A cette époque, j'étais convaincu, comme Mises, que personne ne pouvait réussir en politique sans servir les intérêts de quelque groupe de pression politiquement influent.

Bien que je parvins à être élu, si l'on s'en tient à l'idée d'une carrière politique traditionnelle avec un véritable impact sur Washington, Mises avait parfaitement raison. Je n'ai pas pesé sur les mesures prises par le Congrès ou par l'administration. Des fonds ont été délibérément retirés du financement de l'approvisionnement en eau de mon district, parce que je ne me pliais pas à leur système et que je ne votais en faveur d'aucune des appropriations.

Mon influence, s'il est vrai que j'en eus une, ne vint que par la pédagogie et l'explication aux autres des bienfaits des marchés libres. Une majorité d'électeurs dans mon district approuvèrent cela, comme le firent ceux qui étaient déjà familiers avec l'économie de marché. De la même façon, des électeurs dans d'autres districts, encouragés par mon témoignage en faveur de la liberté et de la monnaie saine, poussèrent *leurs* représentants dans la direction du marché libre.

Mon influence passe par la pédagogie, et non par les techniques habituelles de l'homme politique. Mais les hommes politiques habituels au Congrès ne résoudreont pas nos problèmes, loin s'en faut. Les Américains ont besoin d'une meilleure compréhension de l'école autrichienne d'économie. Alors seulement les hommes politiques ressembleront davantage à des hommes d'Etat.

Ma découverte de l'école autrichienne d'économie intervint au moment où, alors étudiant de médecine à l'Université de Duke, je découvris l'ouvrage d'Hayek, *La Route de la Servitude*². Après l'avoir dévoré, j'étais

² Friedrich A. Hayek, *The Road to Serfdom* (Chicago; University of Chicago Press, 1944).

déterminé à lire tout ce que je pourrais trouver venant de cette nouvelle école de pensée économique, et en particulier les œuvres de Mises. Bien que ces travaux furent impressionnants, et bien qu'ils m'aident à faire la lumière sur de nombreux sujets, ce fut comme une surprise de trouver des intellectuels capables de confirmer ce que « j'avais toujours su » — que les marchés libres étaient supérieurs à la planification centrale de l'économie. Je ne savais pas *comment* les marchés libres parvenaient à ce résultat. L'étude de l'économie me le montra. Mais comme beaucoup, il n'était pas nécessaire de me convaincre des mérites de la liberté individuelle — j'en étais naturellement convaincu.

Pour autant que je m'en souviens, j'ai toujours voulu être libre, et échapper à la coercition de l'Etat, dans toutes ses formes. Mon attirance instinctive et naturelle pour la liberté fut inévitablement remise en question par le système éducatif, les médias, et la classe politique. Ces grandes institutions essayèrent de me pousser à abandonner ma conviction que seul un marché entièrement libre est compatible avec la liberté individuelle. Bien que soulagé de voir que de grands esprits comme Mises soutenaient le laissez-faire, j'étais frustré de savoir ce qu'il convenait de faire, tout en observant au même moment une catastrophe se développer dans notre économie. Plus je parvenais à comprendre le fonctionnement du marché, plus j'étais conscient, également, de la nécessité de faire appliquer ces idées par l'action politique.

L'action politique qui vise le changement peut bien évidemment prendre des formes diverses. En 1776, en Amérique, ce fut une guerre pour obtenir l'indépendance et échapper à l'oppression britannique. En 1917, en Russie, la violence fut utilisée pour renforcer l'oppression.

Fort heureusement, il reste possible d'accomplir les changements adéquats par la pédagogie, la persuasion, et le système démocratique. Notre liberté d'expression, notre droit de nous assembler, notre liberté de religion, et notre droit à une vie privée, sont tous encore intacts. Avant que

nos droits soient perdus, il nous faut revenir sur 70 ans d'intervention gouvernementale. Plus nous attendrons, plus notre tâche sera difficile.

En raison de mon intérêt pour la liberté individuelle et les marchés libres, je suis devenu proche, au fil des années, d'amis et d'élèves de Mises — de ceux qui connaissaient la grandeur de Mises de par une relation personnelle prolongée avec lui. Mon contact direct avec lui, néanmoins, ne se fit que par ses écrits, à l'exception d'une occasion particulière. En 1971, pendant une journée de travail bien chargée à mon cabinet médical, je pris une longue pause à midi pour faire les 60 kilomètres qui me séparaient de l'Université de Houston, afin de venir écouter l'une des dernières grandes conférences données par Mises — celle-ci, sur le socialisme. Bien qu'âgé de 90 ans à cette époque, il était tout à fait impressionnant, et sa prestation me donna l'envie de poursuivre mon étude de l'économie autrichienne.

Mon amitié et mes rencontres régulières avec Leonard Read, ainsi que sa *Fondation for Economic Education*, m'ont poussé à travailler encore davantage pour favoriser le retour à une société dans laquelle le gouvernement ne menacerait ni la vie économique ni la vie privée. Mes connaissances furent stimulées et favorisées par le travail exceptionnel du *Mises Institute*, avec ses nombreuses publications et conférences, et son attrait pour les étudiants souhaitant embrasser une carrière académique.

Mon amitié avec deux grands étudiants de Mises, Hanz Sennholz et Murray Rothbard, me fut particulièrement utile pour obtenir des explications de première main sur comment les marchés fonctionnent. Ils m'aidèrent à préciser mes réponses face aux oppositions permanentes des lois étatistes qui dominent le Congrès américain. Leur aide personnelle fut incommensurable pour moi, pour ma formation intellectuelle et mon combat politique.

De telles relations d'amitié sont d'une immense valeur. Mais bien au-delà, savoir que de grands penseurs étaient de mon côté avait quelque chose de rassurant. Cela me donna la confiance nécessaire pour défendre

intellectuellement mes vues en matière d'économie et de politique, que ce soit en campagne ou devant le Parlement.

La personnalité de Mises et son influence

Ma fréquentation de l'école autrichienne d'économie a été d'une valeur incalculable pour moi, mais les témoignages personnels sur la personnalité de Mises l'ont été tout autant. Mises n'a jamais succombé à la tentation d'adoucir ses positions pour être plus acceptable auprès de la communauté économique orthodoxe, ce qui prouve qu'il était un homme de volonté et doté d'un fort caractère. S'il avait adouci ses positions, il aurait bénéficié d'une reconnaissance bien supérieure durant sa vie. Mais son objectif était la vérité économique, et non une position académique prestigieuse ou des récompenses superficielles. Sa détermination et sa constance reposaient sur la conviction qu'il avait raison, et que la droiture était la seule chose qui importait. Mises agissait toujours en *gentleman*, agréable et plein de considération pour chacun, et j'ai essayé de m'inspirer de lui. Quand le monde des économistes et des hommes politiques devient infernal, il n'est pas aisé de répondre par une discussion calme et posée. Pourtant, cette façon de faire l'a aidé et a amélioré sa capacité à enseigner. Le temps viendra où sa voix tranquille et celle de ses élèves sera entendue, malgré les cris et la démagogie qui anime Washington.

Lorsque l'on est gagné par l'exaspération devant l'état actuel des choses, il nous faut nous rappeler la remarque de Mises : « Personne ne doit s'attendre à ce qu'un argument logique ou l'expérience des faits puissent faire trembler la ferveur presque religieuse de ceux qui croient que le salut passe par la dépense publique et l'expansion du crédit³. »

³Ludwig von Mises, « Stones into Bread : The Keynesian Miracle », *Planning for Freedom* (South Holland, Illinois ; Libertarian Press, 1974), p.63.

Mais il nous faut également nous rappeler que c'est l'acceptation de l'interventionnisme économique qui nourrit cette maladie qu'est la démagogie, qui remplit la pensée et les discours des hommes politiques.

Après s'être considérés comme des planificateurs et des preneurs de décision pour les consommateurs, les hommes d'affaires, et les travailleurs, les hommes politiques peuvent très vite justifier avec arrogance n'importe quelle position avec n'importe quelle raison. Ce serait sans doute moins pire s'ils avaient conscience d'être des démagogues — au moins ce serait plus honnête. Mais cette arrogance devient un mode de vie et l'outil leur permettant de réaliser leur prochaine intervention « importante et nécessaire ».

C'est grâce à la confiance issue de l'école autrichienne d'économie, et en suivant l'exemple de la personnalité de Mises, que je suis capable de tolérer le cirque quotidien du Congrès.

La connaissance économique n'est pas du tout aussi rare à Washington que l'on pourrait le supposer en observant rapidement le Congrès. D'autres Membres ont fréquemment énoncé devant moi des jugements tout à fait sains sur les déficits et les dépenses publiques. Ce qui leur manque, c'est la volonté de résister aux groupes de pression. Bien que nous ayons désespérément besoin d'une meilleure connaissance de l'économie, nous avons tout autant besoin de la fermeté de Mises sur les principes. En théorie économique, le caractère est plus indispensable que l'éloquence.

Jacques Rueff a bien décrit ces qualités de Mises :

« Avec un enthousiasme infatigable, et avec un courage et une foi toujours vaillante, il n'a jamais cessé de dénoncer les raisons fallacieuses et les fausses vérités offertes pour justifier les présentes institutions. Aucune considération, quelle qu'elle soit, ne pouvait le détourner d'un centimètre du chemin vers lequel

sa raison le guidait. Dans l'irrationalité de notre époque, il resta un individu purement rationnel⁴. »

Murray Rothbard, dans *The Essential Ludwig von Mises*, écrit que Mises :

« a réagi à l'obscurité du monde économique qui l'entourait par une vie de grand courage et de haute intégrité personnelle. Jamais Ludwig von Mises ne se serait laissé courber par les vents du changement qu'il observait. Les changements dans l'économie politique ou dans la discipline économique ne pouvaient pas non plus faire bouger d'un iota sa volonté de rechercher et de transmettre la vérité telle qu'il la voyait⁵. »

La théorie subjective de la valeur

L'étude de l'école autrichienne d'économie m'a aidé de nombreuses façons pour comprendre notre économie, et pour comprendre les excuses données par les économistes bien établis sur pourquoi nous ne parvenons pas à atteindre le paradis que les hommes politiques nous promettaient si nous acceptions de faire voter leurs lois. Il est temps pour eux, bien évidemment, de nous fournir des explications, car après 70 ans d'interventionnisme, les conditions se sont empirées et nous sommes désormais face à une crise bancaire internationale d'une ampleur jamais vue dans l'histoire.

De toutes les contributions importantes faites par l'école autrichienne, la théorie subjective de la valeur est celle qui fut pour moi la plus utile pour comprendre pourquoi les choses ne sont pas comme les interventionnistes disent qu'elles devraient être. Pour ces devins, il y a toujours une excuse facile. En Russie, c'était toujours la météo. Dans l'Amérique

⁴ Jacques Rueff, "The intransigence of Ludwig von Mises", in *On Freedom and Free Enterprise*, Mary Sennholz, ed. (Princeton, New Jersey; D. Van Nostrand, 1956), p.15.

⁵ Murray Rothbard, *The Essential Ludwig von Mises* (Auburn, Alabama ; Ludwig von Mises Institute, 1983).

interventionniste, c'est le « timing », les « techniciens », les « résidus du capitalisme », la « fiscalité », la « faiblesse des dépenses publiques », ou le « service aux mauvais intérêts particuliers ». Les excuses sont sans fin.

A part quelques autres Membres, personne au Congrès n'a jamais entendu parler de la théorie subjective de la valeur (ni de la théorie de la valeur-travail, d'ailleurs), et aucun n'en a vraiment quelque chose à faire. Pourtant je considère que la compréhension de cette théorie est cruciale pour eux si nous voulons voir naître de vraies réformes. Puisqu'ils ont peu réfléchi sur les fondamentaux, des réminiscences de la théorie de la valeur-travail motivent encore de nombreux Membres du Congrès, les poussant à défendre des lois qui permettraient une rétribution « juste et équitable » pour le travailleur. L'explication de comment les individus, agissant librement sur le marché, déterminent la valeur et le prix des différents biens, permet de dissiper les mythes diffusés tant par les Keynésiens que par les Monétaristes. Les Keynésiens accusent la péninsule arabique d'être à l'origine de l'inflation ; les Monétaristes, bornant leur réflexion à la quantité de monnaie comme seul facteur déterminant les prix, soulèvent plus de questions qu'ils ne fournissent de réponses. Ce n'a été que par une compréhension de comment le prix se détermine subjectivement que j'ai échappé aux arguments « plausibles » des planificateurs, qui sont capables d'extrapoler à partir de vérités partielles et de conséquences de court-terme. Considérée d'un point de vue autrichien, la « stagflation » est loin d'être le mystère que certains ont décrit au milieu de la récession des années 1974-1976.

Certains ont entendu parler de la théorie subjective de la valeur, mais hésitent à l'accepter parce qu'ils préfèrent encore l'« objectivité » à la « subjectivité ». Néanmoins, si les consommateurs déterminent subjectivement les prix et les valeurs en affectant l'offre et la demande (et ainsi les ventes), c'est une considération *objective*. C'est simplement parce que nous sommes capables de mesurer les agrégats monétaires, ou le temps passé à la production d'un produit, que nous décidons que ces faits

objectifs peuvent être utilisés pour déterminer la valeur. Pourtant ce n'est pas ainsi que les prix sont déterminés, et ces faits ne sont donc pas *objectivement utiles* pour notre affaire. Ceux qui utilisent ces faits « objectifs » pour calculer le niveau futur des prix *rejettent* rapidement l'objectivité de certaines lois économiques aisément observables, i.e., que la planification économique par l'Etat mène au chaos, que faire tourner la planche à billet ne crée pas de richesse nouvelle, que la monnaie de papier ne peut pas remplacer la monnaie-marchandise sans l'usage de la force et de la fraude, etc. Ils rejettent ainsi la subjectivité là où elle est importante — pour la compréhension de la formation des prix — et ignorent les lois économiques objectives pour que leur volonté planificatrice puisse s'exprimer. C'est un mécanisme né de l'ignorance et de la volonté de s'accommoder. Il permet aux planificateurs de Washington de nier constamment les lois économiques pour que les hommes politiques puissent garder à l'esprit des notions erronées et préconçues sur ce qui est bon pour tout le monde.

Une fois qu'ils ont accepté l'idée que les prix sont une conséquence « objective » de certains événements antérieurs — l'offre de monnaie, le boycott sur le pétrole, les accords sur les salaires, les politiques agricoles — ils imaginent naturellement que les prix peuvent être modifiés aisément. Des lois établissant des contrôles sur les salaires, les prix, le crédit, les dividendes, et les profits, ont été introduites devant la Chambre et pourraient fort bien être passées si nous leur en donnions le mandat. Bien que la fixation des prix par le marché libre soit un élément crucial pour envoyer des informations aux entrepreneurs et aux consommateurs, son origine est complètement méconnue à Washington, et ce n'est donc pas surprenant que notre économie reste encore menacée.

En l'absence d'une compréhension générale des éléments fondamentaux de la structure de fixation des prix, l'économie de marché sera sans cesse mise en péril. Et sans la structure de fixation des prix, le marché ne peut fonctionner. Pour comprendre comment les prix sont déterminés, il faut comprendre la théorie subjective de la valeur.

L'importance de la monnaie

Aujourd'hui, il est difficilement concevable que ce fut une contribution exceptionnelle de Mises dans le domaine de l'économie que de montrer, par la logique, pourquoi sous le socialisme les prix ne peuvent pas être déterminés, et pourquoi le calcul économique y est impossible. Est-ce étonnant de voir les nations socialistes, si on leur retire les subventions venant des pays capitalistes, être incapables d'assurer leur subsistance ? C'est pour cette raison que la menace du communisme serait immensément réduite si seulement nous empêchions nos élus de renflouer financièrement ces pays. Il n'y a que la force qui puisse faire survivre un système qui ne possède pas un mécanisme de fixation des prix par le marché libre.

Face à l'économie de libre-marché, les effets désastreux des contrôles des prix et des salaires ne sont jamais une surprise. Malgré les échecs récents et plus anciens des contrôles des prix et des salaires, ceux-ci — tout comme le contrôle sur le crédit, le contrôle sur les devises, et les attaques sur la propriété — continueront à être utilisés, pour le malheur de tous, parce que les pressions politiques pour continuer les déficits sont si fortes à Washington, et que, inévitablement, le dollar sera détruit.

De la même façon que nous ne pouvons pas prédire le futur, parce que nous ne pouvons pas connaître la décision subjective de millions de consommateurs et de producteurs, nous ne pouvons pas savoir exactement quand cela arrivera. Pour autant, nous pouvons être certains, en observant l'histoire, que les hommes politiques continueront à détruire notre monnaie, et qu'ils repousseront au plus qu'ils le pourront l'arrivée des conséquences qui doivent nécessairement survenir.

Mises écrit qu'il nous faudra un jour ou l'autre faire un choix :

« Les hommes doivent choisir entre l'économie de marché et le socialisme. L'Etat peut préserver l'économie de marché en protégeant la vie, la santé, et la propriété privée, face aux agressions violentes et frauduleuses ; ou il peut lui-même

prendre en main la gestion de toutes les activités productives. Certains mécanismes devront déterminer ce qu'il faudra produire. Si ce n'est pas les consommateurs par l'intermédiaire de l'offre et de la demande sur le marché, ce devra être l'Etat, par l'usage de la coercition⁶. »

La compréhension de la monnaie est la clé pour la restauration d'une économie saine. Depuis mon entrée en politique, j'ai passé plus de temps sur les questions monétaires que sur toute autre question. L'école autrichienne d'économie, et les écrits de Mises en particulier, m'ont été d'une aide précieuse. L'explication par Mises de comment la monnaie émergea sur le marché comme une marchandise utile m'a convaincu du fait que la monnaie devait à nouveau retourner sur le marché en tant que marchandise.

Les hommes politiques détruisent inévitablement la monnaie lorsqu'ils en obtiennent le contrôle et essaient d'en faire un simple produit de l'Etat, complètement détaché de toute marchandise valorisée par le consommateur. Mises a bien compris comment les questions monétaires sont devenues des sujets plus politiques qu'économiques. Ses analyses m'ont permis de tenir tête aux excuses données tant par la gauche que par la droite en soutien aux déficits. Ces deux camps, la rhétorique mise de côté, dépendent du même système de monnaie papier et d'inflation. Ces deux éléments permettent de cacher les exactions nécessaires au financement de l'Etat, tout en servant les intérêts spéciaux de ceux qui parviennent à obtenir ce nouvel argent avant que la dépréciation ne soit reconnue par la population dans son ensemble.

Mon soutien à la légalisation de la concurrence entre les devises a évidemment été influencé par l'explication de la monnaie par Mises. Et c'est un domaine où nous pouvons même réussir à nous mettre d'accord avec les Monétaristes. Mises explique que la monnaie — comme toute marchandise — a une utilité marginale, et que sa valeur est déterminée de

⁶Ludwig von Mises, *Planned Chaos* (Irvington-on-Hudson, New York ; Foundation for Economic Education, 1947), p.34.

manière subjective. Cela m'a aidé à réfuter la théorie purement quantitative de la monnaie telle que présentée par l'Ecole de Chicago. La monnaie, pour fonctionner en tant que marchandise, doit être dotée d'une *qualité*, et les consommateurs doivent avoir confiance en elle pour que cela fonctionne — une confiance qui est de plus en plus absente de nos jours. Une fois ceci compris, il n'y a plus de mystère quant aux raisons qui expliquent que le marché obligataire réagisse comme il le fait, et que les taux d'intérêts soient « excessivement élevés » comme les monétaristes et les Keynésiens le proclament.

L'erreur la plus commune à Washington en ce qui concerne la monnaie est cette idée que la croissance économique dépend de la croissance monétaire. Ricardo a mentionné ce point, mais ce fut Mises qui le souligna et le clarifia — que la duplication de l'unité monétaire ne provoque aucun bienfait social. Si c'était le cas, nous aurions toutes les difficultés du monde à expliquer pourquoi la croissance économique fut si faible dans les années 1970, tandis que la Réserve Fédérale multipliait par près de trois la masse monétaire (M3). Et pourtant, aujourd'hui, la grande majorité des bureaucrates et des hommes politiques considèrent que sans croissance de la masse monétaire, aucune croissance économique n'est possible. Ils voient la monnaie comme un élément indépendant par rapport à la fiscalité, aux dépenses publiques, et aux réglementations. Sans une compréhension de la valeur, de la formation des prix, et de la qualité monétaire, il est tout bonnement impossible de leur expliquer que les prix peuvent facilement se réajuster à la baisse si le marché libre le réclame. L'idée dominante est que les baisses de prix sont synonymes de dépression — une idée bien évidemment erronée. Ceux qui pensent cela ne comprennent pas la nature du capital. Ils ne comprennent pas qu'il provient de l'effort productif et de l'épargne. Ils considèrent que le capital est quelque chose que vous obtenez quand la Fed augmente l'offre de monnaie.

Dans *A Critique of Interventionism*, Mises écrit :

« Par sa nature elle-même, un décret gouvernemental ne peut pas créer quoi que ce soit qui n'ait déjà été créé. Seuls les inflationnistes naïfs peuvent croire que l'Etat peut enrichir l'humanité par la monnaie de papier. L'Etat ne peut pas créer quoi que ce soit ; ses ordres ne peuvent même pas retirer quoi que ce soit du monde de la réalité, mais ils peuvent le retirer du monde des possibles. L'Etat ne peut pas rendre l'homme plus riche, mais il peut le rendre plus pauvre⁷. »

En utilisant le concept de l'utilité marginale de la monnaie, Mises explique magnifiquement les difficultés que rencontrent les économistes conventionnels face aux statistiques de vélocité fournies par l'Etat. La propension avec laquelle les consommateurs retiennent l'argent ou le dépensent explique pourquoi les prix augmentent parfois plus lentement que certains disent qu'ils « devraient », et pourquoi ils augmentent plus rapidement qu'ils « devraient » à la fin de la destruction d'une devise, malgré le ralentissement de la création de nouvelle monnaie. Seule l'école autrichienne parvient à expliquer correctement ces faits économiques.

En 1913, Mises publia *The Theory of Money and Credit*⁸. Dans ce chef d'œuvre il nous apporta tout ce dont nous aurions eu besoin pour éviter les catastrophes économiques du XX^e siècle et sans doute même les guerres menées avec cette arme qu'est l'inflation. Tragiquement, les Etats-Unis ont emprunté un autre chemin. De par les conseils donnés par le Colonel House au Président Wilson, nous avons établi une banque centrale puissante et introduit, la même année, cet élément destructeur qu'est l'impôt progressif sur le revenu. Le coût en termes de souffrance humaine et de perte de liberté a été incommensurable.

Quelques points de détail

⁷ Ludwig von Mises, *A Critique of Interventionism* (New Rochelle, New York ; Arlington House, 1977), p.23.

⁸ Ludwig von Mises, *The Theory of Money and Credit* (New Haven, Connecticut ; Yale University Press, 1953).

L'explication apportée par Mises sur la nature de la monnaie et de l'inflation a été des plus utiles pour ma défense d'un système monétaire basé sur une monnaie saine. La compréhension de la théorie subjective de la valeur m'a aidé tout particulièrement pour saisir correctement les contradictions auxquelles aboutissaient les économistes conventionnels, mais elle reste difficile à exprimer d'une façon compréhensible devant la Chambre. A l'inverse, la vérité sur la monnaie et l'inflation, et comment l'inflation bénéficie aux hommes politiques et aux intérêts spéciaux, et agit comme un impôt caché, tout cela est beaucoup plus facile à présenter dans un langage ordinaire.

Comprendre le concept de « préférence pour le présent » pour l'explication et la défense des profits et des intérêts n'est pas nécessaire pour le débat public, mais cela est d'une utilité manifeste pour apporter les informations permettant de montrer que les supporters du socialisme et de l'Etat-providence ont tort lorsqu'ils considèrent que les gens sont exploités par l'économie de libre-marché.

D'une façon similaire, la réfutation par Mises de la théorie marxiste de la lutte inévitable des classes est utile pour se rassurer mais assez peu à des fins pratiques, puisque ceux qui sont en charge de responsabilités au Congrès ne comprennent pas et ne s'intéressent pas à quelque chose qu'ils considéreraient être purement ésotérique. Néanmoins, il est important pour un défenseur du capitalisme de comprendre l'explication par les économistes autrichiens de pourquoi le capitalisme met fin aux luttes de classe, bâtit une très large classe moyenne, et augmente le niveau de vie de chacun. Les choix spécifiques des consommateurs sont le point fondamental dans un marché libre — lequel ne peut exister que dans une nation qui a une haute estime pour la liberté individuelle. Bien que les hommes politiques de Washington se refusent à réfléchir dans ces termes, le fait est que des changements positifs ne viendront que lorsque nos intellectuels comprendront la notion de préférence pour le présent, la nature des conflits de classe, et l'évaluation subjective. Lorsque les théories

de l'école autrichienne deviendront largement acceptées, le capitalisme sera le résultat d'un ordre politique qui aura une haute estime pour la liberté individuelle.

Les cycles économiques

Il en existe certains au Congrès qui ont une véritable connaissance et un véritable enthousiasme pour le socialisme, et qui mènent bataille pour lui aussi vigoureusement que je le fais pour le marché libre. Mais ils sont peu nombreux. Dans leur grande majorité, les Membres du Congrès sont des pragmatiques bien intentionnés — suffisamment pragmatiques pour s'accrocher au type d'interventionnisme qui sert le mieux leurs intérêts et pour lui apporter une défense intellectuelle. Qu'elle repose sur le keynésianisme, l'économie de l'offre, ou le monétarisme, il y a toujours une explication pour les déficits, les impôts, la banque centrale, la monnaie de papier, l'inflation, qui aille dans le sens de l'interventionnisme. Pourtant, bien que le gros des Membres continuent à être bien intentionnés, ils s'égareront par leurs compromis. En réalité, le compromis devient une « philosophie bénéfique » en elle-même. Celui qui refuse les compromis devient « rigide », « stérile », « borné », « égoïste », « idéologique », et « inefficace ». La politique devient l'art du compromis. Pourtant, à y regarder de plus près, il est assez facile de se rendre compte que ce sont ceux qui s'abandonnent au compromis qui sont rigides, stériles, bornés, égoïstes, idéologiques et inefficaces, en défendant un système interventionniste et inflationniste extrêmement dangereux.

Il est assez rare à Washington que quelqu'un soit accusé de vouloir délibérément provoquer le malheur des pauvres. Personne ne crée délibérément du chômage non plus. Personne n'aime les hauts taux d'intérêt, les hausses de prix, et les baisses de niveau de vie. Ils disent tous savoir comment empêcher la souffrance produite par les cycles économiques — et pourtant presque tous acceptent l'idée que le cycle

provient d'un capitalisme incontrôlé. Puisqu'ils ne sont qu'une poignée à avoir déjà étudié l'explication superbe fournie par Mises de comment la politique monétaire des gouvernements produit le cycle économique, seules des solutions stupides sont proposées. Même le monétarisme ne nous est d'aucune aide, puisqu'il refuse l'idée de la monnaie-marchandise et rejette la théorie subjective de la valeur.

C'est assez tragique de regarder, jour après jour, le flot de solutions étatistes émaner des deux partis à Washington, tout en sachant que les réponses sont prêtes, si seulement nos dirigeants actuels acceptaient d'ouvrir leurs yeux, de rejeter la démagogie, et de restaurer l'ordre avec un système monétaire sain et une économie de libre-marché.

L'explication Autrichienne de la Grande Dépression, fournie par Rothbard et Sennholz, m'a véritablement ouvert les yeux. Convaincu des causes de la Dépression tant d'un point de vue théorique (Mises) que pratique (Rothbard et Sennholz), j'étais plus déterminé que jamais à travailler pour l'établissement d'un système monétaire sain — un système monétaire sans banque centrale et sans monnaie politique (de papier). Toutes les personnes qui sont préoccupées par les souffrances liées au chômage devraient étudier comment, selon la théorie Autrichienne, la distorsion des taux d'intérêts, le malinvestissement, le calcul économique faussé, et le traitement de faveur accordé à certaines entreprises et institutions gouvernementales, se rendent responsables des cycles économiques.

Les hommes politiques sont aisément floués par la phase de croissance du cycle économique, et sont poussés à s'y accommoder. Comme l'indique Mises :

« Ainsi est établi que la récession, que les inflationnistes attribuent à l'insuffisance de l'offre monétaire, est au contraire le produit nécessaire des tentatives d'échapper à la rareté de la monnaie à travers l'expansion du crédit... Cette démonstration pourra plaire à l'homme d'Etat souhaitant promouvoir le bien-être de long-terme de sa nation. Mais elle n'influencera pas les démagogues qui

ne se soucient que du succès de leur campagne électorale et ne se préoccupent pas le moins du moins monde de ce qui arrivera le jour après demain⁹. »

De manière très claire, on ne peut pas traiter des questions politiques sans être pleinement conscient de la nature humaine et de ce que l'interventionnisme attire les démagogues. Réfuter les démagogues qui s'étendent sur leurs compétences incroyables durant la phase de croissance, et réclament à grands cris de l'étatisme lorsque la phrase de dépression s'intensifie, semble être une tâche immense. Il est assez facile de voir que de nombreuses « reprises » économiques ne sont rien d'autre que toujours plus de la même chose — le développement d'un nouveau cycle par les dépenses publiques et l'inflation, en espérant une phase de croissance, laquelle se matérialisera peut-être, ou peut-être pas. Au final, le secours trompeur apporté par l'inflation ne parviendra pas à créer de la prospérité. Dès ce moment, à cause de la longue période d'inflation que nous aurons enduré, nous pourrions nous attendre à ce qu'une crise économique et politique de grande ampleur vienne toucher la civilisation occidentale. Les incantations des économistes de l'offre, des Monétaristes, et des Keynésiens, ne suffiront pas, et les voix socialistes et fascistes soutenant l'oppression se feront entendre de plus en plus et gagneront en influence.

Politique internationale

Ma première motivation, à mon entrée en politique, était de contribuer à l'établissement d'une société libre. Cette volonté, alliée à l'argumentation Autrichienne sur le fonctionnement optimal de l'économie de marché, m'a été des plus bénéfiques. Le sujet particulier qui a absorbé la plus grande partie de mon temps et de mon attention a été la question de la monnaie et de l'inflation.

⁹ Mises, « Lord Keynes and Say's Law », *Planning for Freedom*, p.68.

Pourtant, il est impossible de se concentrer sur la monnaie et l'inflation sans prendre en compte les questions internationales. Les deux sont intimement liées. Le fait que l'interventionnisme économique engendre une baisse de notre niveau de vie est déjà suffisamment embêtant, mais qu'il nous apporte en plus le protectionnisme, l'isolationnisme économique, le nationalisme excessif, le militarisme, et les guerres, incite chacun de nous à se préoccuper du sort laissé à la liberté et à la civilisation elle-même. La prédiction de Mises que l'interventionnisme de type américain nous mènera à un national-socialisme de type allemand semble être pertinente. Dans *Human Action*, Mises note :

« Un des points essentiels de la philosophie sociale de l'interventionnisme est l'existence d'un fonds inépuisable qui peut être pompé à l'infini. Toute la doctrine interventionniste s'effondre lorsque cette fontaine se retrouve à sec. Le principe du Père Noël se détruit de lui-même¹⁰. »

Tous les jours nous trouvons autour de nous des preuves venant confirmer cette prédiction. Tout ce que nous pouvons faire, c'est espérer que nous puissions encore changer les choses avant que cette prédiction, disant que cela nous mène à un fascisme de type allemand, ne finisse par se vérifier.

A droite, ceux qui admettent l'échec de leur type d'interventionnisme mettent désormais en avant des plans de « réindustrialisation » — un euphémisme pour fascisme (le « partenariat » entre l'Etat et les entreprises).

Deux lois, le *Banking Regulation Number One* et le *Defense Production Act*, permettent déjà à un despote économique de prendre la main presque immédiatement sur l'économie. Dans une situation de panique, il ne faudra pas grand-chose pour que nous basculions là-dedans. Puisque les Américains n'apprécient pas la possession complète des entreprises par l'Etat, nous aurons la propriété privée, alliée au contrôle de l'économie par un gouvernement autoritaire. Sous ce système, certains hommes d'affaires

¹⁰ Mises, *Human Action*, p.854.

essayeront toujours de s'accaparer des profits toujours plus importants aux dépens de victimes innocentes (et inconnues).

Dans *Human Action*, Mises explique :

« Le nationalisme agressif est une conséquence nécessaire de l'interventionnisme et du planisme. Tandis que le laissez-faire élimine les causes de conflit international, l'interventionnisme étatique provoque des conflits pour lesquels aucune solution pacifique ne peut être trouvée. Tandis que sous le libre-échange et la liberté de migration aucun individu n'a à être préoccupé par la taille du territoire de son pays, sous les mesures protectionnistes du nationalisme économique, presque chaque citoyen est directement intéressé à ces questions de territoire. L'élargissement du territoire sujet à la souveraineté de son propre Etat implique pour lui un accroissement de richesse, ou du moins un léger soulagement par rapport aux souffrances que les restrictions d'un pays étranger lui ont imposées. Ce qui transforma les guerres limitées entre armées royales en une guerre totale et en une lutte des peuples les uns avec les autres, ce n'est pas les détails techniques de l'art militaire, mais le passage du laissez-faire à l'interventionnisme¹¹. »

Et plus loin, en page 828, il poursuit :

« L'interventionnisme génère le nationalisme économique, et le nationalisme économique génère l'esprit guerrier. Si l'on empêche aux marchandises et aux hommes de traverser les frontières, pourquoi les armées n'essayeraient pas de s'y frayer un chemin ? [...] La racine du mal n'est pas la construction d'armes nouvelles et puissantes. C'est l'esprit de conquête. »

Comme le montre Mises, le problème provient de « l'esprit de conquête », et *non* de l'armement lui-même. Pour cette raison, la signature des traités et la conduite de grandes conférences ne le rassurent pas. Elles ne sont pour lui qu'un non-sens bureaucratique.

Les tensions internationales augmentent comme jamais auparavant, avec la profusion du terrorisme qui, nourri par la guerre contre le terrorisme, apporte des raisons supplémentaires de faire la guerre. La puissance de ces tensions est même supérieure à celle que connut le monde dans les années

¹¹ *Ibid.*, p.819.

1930. L'endettement, au niveau international, est bien plus considérable ; l'inflation, à l'échelle du monde, est également nettement plus menaçante.

L'or a été « discrédité » par tous les gouvernements. Les moteurs de l'inflation tournent à plein régime à travers le monde, empêchant, tant bien que mal, la pyramide de dette de s'effondrer. La formation du véritable capital diminue chaque année. Le militarisme se poursuit à une allure sans précédent. Les gouvernements occidentaux continuent à financer des régimes tyranniques, leur prêtant, en tout, plus de 100 milliards de dollars. Puisque nos capacités militaires à l'étranger dépendent de nos financements, Démocrates et Républicains poussent sans cesse pour que l'on accroisse massivement nos dépenses militaires. Nous ne remettons jamais en cause les subventions versées à nos « amis et alliés » à travers les aides financières et militaires. Nous fermons nos bases aériennes dans le Golfe du Texas pour envoyer des avions radars en Europe et dans le Moyen-Orient, laissant ainsi nos côtes vulnérables. Tous les besoins de défense du Japon sont financés par le contribuable américain et les fonds économisés sont distribués à leurs constructeurs automobiles et autres entreprises exportatrices. Et les constructeurs automobiles américains et les industriels de l'acier demandent ensuite l'application d'un protectionnisme avec des quotas et des droits de douane.

Toute cette bêtise, bien évidemment, est financée par une taxation massive de nos contribuables et par l'inflation. Sans la monnaie de papier, ce vaste système serait impossible. Et toujours plus d'inflation et de planification ne fait qu'empirer les choses. Et il nous faut désormais compenser les problèmes que nous nous sommes causés par les barrières douanières, les dévaluations, les devises flottantes, les plans de sauvetage des banques, et les aides financières accordées au Tiers Monde et aux gouvernements étrangers. La seule réponse que l'on nous donne est soit de dépenser davantage dans les bombes, soit de signer des traités d'aucune valeur avec des gouvernements dont on ne peut avoir confiance. Et pourtant, il existe clairement une autre option.

Personne ne semble vouloir considérer la monnaie saine et le libre échange comme une alternative. Le système de la banque centrale et de la monnaie papier nous amènent les cycles économiques et le chômage. Ils nous apportent également des crises mondiales et des guerres. Pour atteindre la paix et la prospérité, il nous faut accepter l'idée de marché libre et de monnaie saine.

Droits naturels

Ludwig von Mises fut le plus grand économiste de tous les temps. Mais il n'est jamais parvenu à me convaincre que :

« c'est un non-sens métaphysique que de lier ensemble la notion vague et instable de liberté, et les lois inchangeables et absolues du cosmos. Ainsi l'idée fondamentale du libéralisme [que tous les hommes sont créés égaux et dotés par leur créateur de certains droits inaliénables] se trouve être tout à fait fallacieuse. [...] Il n'y a pas de place, dans le cadre d'une observation expérimentale d'un phénomène naturel, pour un concept tel que celui de droits naturels¹². »

Mises écrit également :

« Les Utilitaristes ne s'opposent pas au gouvernement arbitraire et aux privilèges parce qu'ils les pensent contraires à la loi naturelle, mais parce qu'ils considèrent qu'ils sont néfastes pour la prospérité. Ils ne recommandent pas l'égalité devant la loi parce que les hommes sont égaux, mais parce qu'une telle politique est bénéfique pour le bien-être de tous. En rejetant les notions illusoire de loi naturelle et d'égalité entre les hommes, la biologie moderne n'a fait que répéter ce que les utilitaristes, soutiens du progressisme et de la démocratie, avaient enseigné depuis longtemps d'une façon encore plus convaincante. Il est évident qu'aucune théorie biologique ne peut invalider ce que la philosophie utilitariste dit à propos de l'utilité sociale du gouvernement démocratique, de la propriété privée, de la liberté, ou de l'égalité devant la loi¹³. »

¹² *Ibid.*, p.174.

¹³ *Ibid.*, p.175.

Bien que Mises indique que « l'idée de loi naturelle est tout à fait arbitraire », je me permettrais de suggérer que les interprétations de l'utilité le sont tout autant. L'inflation est extrêmement « utile » pour ceux qui sont au pouvoir. Seul le concept de droits naturels peut s'opposer à l'utilité « perçue » de l'interventionnisme. Tachant de réfuter ceux qui étaient inquiets pour les conséquences de « long terme », Keynes en revint à l'utilitarisme en répondant : « A long terme, nous serons tous morts. » Toutes les discussions que j'entends devant la Chambre sont présentées de manière utilitariste, et — pour les groupes de pressions ainsi représentés — les propositions sont clairement utilitaristes. Ces discussions ne sont jamais fondées sur le principe moral que chacun possède un droit naturel à la conduite libre de sa propre vie. C'est le Père Noël qui finit par remporter le débat « utilitariste » jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour faire quoi que ce soit.

L'interventionnisme, qui s'en remet aux charmes du Père Noël, l'utilitarisme, et professe une noble préoccupation pour les opprimés, ne peut être contré que par une défense plus utilitariste des marchés libres *et* le concept de droits naturels — lequel permet aux non-interventionnistes de prétendre à un positionnement moral supérieur. En l'absence de l'argument des droits naturels, un chaos moral se maintient, dans lequel les socialistes viennent s'insérer, et où ils l'emportent systématiquement. Ils ont gagné durant tout le vingtième siècle, tandis que l'idée de « droits données par Dieu » était presque complètement abandonnée. L'idée d'une austérité au bénéfice de la génération suivante n'obtiendra jamais assez de soutien dans un système politique démocratique. Joignez-lui l'argument moral des droits naturels, et les chances de succès se trouvent être grandement accrues.

Le rejet des droits naturels par Mises lui a permis d'épouser une vue utilitariste concernant la question du service militaire obligatoire :

« La mission essentielle de l'Etat est la défense du système social, non seulement contre les fauteurs de trouble à l'intérieur, mais aussi contre les ennemis

extérieurs. Celui qui, à notre époque, s'oppose à l'armement et au service militaire obligatoire est, bien que sans le savoir, le complice de ceux qui recherchent la mise en esclavage de tous¹⁴. »

Le service militaire obligatoire est contradictoire avec l'idée d'une société vraiment libre. Mais, assez ironiquement, une étude en profondeur du recrutement forcé dans l'armée révèle que cela n'est ni pratique ni efficace, mais éminemment dangereux. L'argument utilitariste en faveur du service militaire obligatoire est un argument « arbitraire ». Une philosophie basée sur les droits naturels n'est pas arbitraire sur la question du service militaire obligatoire, laquelle est particulièrement dangereuse à une époque où l'interventionnisme économique a semé les graines de la guerre. Dans ces conditions, le recrutement forcé dans l'armée ne fait qu'en apporter les *acteurs*.

Effectivement, l'interventionnisme mène au nationalisme militaire et à l'isolationnisme économique. Les guerres, qui suivent généralement des politiques économiques idiotes, ont besoin du système de la monnaie papier pour être financées, *et* du recrutement forcé dans l'armée pour se fournir en hommes. Une véritable guerre défensive, dans une société libre, doit être menée par des volontaires. Et ce n'est qu'en basant l'économie de libre-marché sur les droits naturels que nous pourrions espérer réduire la probabilité de l'apparition d'une guerre.

Résumé

L'école autrichienne d'économie m'a fourni les armes intellectuelles me permettant de défendre ma tendance naturelle à dire « non » à toutes les formes d'intervention de l'Etat. Mises incite à se conformer aux principes et à débattre sereinement et calmement en faveur de la supériorité d'un

¹⁴ Ludwig von Mises, *Human Action*, 3rd rev ed. (Chicago, Henry Regnery; 1966), p.282.

marché décentralisé et orienté vers le consommateur, en opposition à l'économie centralisée et planifiée par des bureaucrates.

Mises est très clair sur la responsabilité qui nous incombe dans la tâche d'établir une société libre. Dans son livre *Socialism*, il conclut avec ce conseil :

« Tout le monde porte une partie de la société sur ses épaules ; personne ne peut être débarrassé de sa responsabilité par les autres. Et personne ne pourra sauver sa peau si la société dans son ensemble marche vers la destruction. Ainsi, chacun, dans son propre intérêt, doit se jeter vigoureusement dans la bataille intellectuelle. Personne ne peut se tenir à l'écart ; l'intérêt de chacun dépend du résultat. Qu'il le veuille ou non, chaque homme est pris dans la grande lutte historique, cette bataille décisive dans laquelle notre époque nous a plongé¹⁵. »

Et dans *Human Action*, il explique :

« Il n'y a aucun moyen par lequel un individu pourrait échapper à la responsabilité qui lui incombe. Quiconque néglige l'étude la plus consciencieuse possible de tous les problèmes existants abandonne volontairement ses droits à une élite de surhommes. Pour des questions aussi vitales, la foi aveugle en des « experts » et l'acceptation, sans le moindre esprit critique, des préjugés populaires, équivaut à l'abandon du libre-choix et à la cession du pouvoir à d'autres mains. Dans les conditions actuelles, il n'est rien de plus important pour l'homme intelligent que l'étude de l'économie. Sa vie, et celle de sa progéniture, sont en jeu¹⁶. »

Je suis convaincu, comme l'était Mises, que les solutions aux crises auxquelles nous avons à faire face doivent être *positives* (ce qui est l'une des raisons pour lesquelles la création du *Ludwig von Mises Institute* me réjouit autant). Il expliqua, dans *The Anti-Capitalist Mentality*, qu'un mouvement d'opposition n'aurait « aucune chance de succès » et que « ce qui peut, seul, empêcher les nations civilisées de l'Europe de l'Ouest, de l'Amérique, et de

¹⁵ Ludwig von Mises, *Socialism* (New Haven, Connecticut ; Yale University Press, 1951), p.515.

¹⁶ Mises, *Human Action*, pp.874-75.

l'Australie, d'être mises en esclavage par le barbarisme de Moscou, c'est une défense claire et sans faux fuyants du capitalisme de laissez-faire¹⁷. »

Sans l'école autrichienne d'économie, je n'aurais pas eu la carrière politique qui a été la mienne. La source de motivation la plus forte pour mes activités politiques est la volonté de vivre libre, puisque je suis né libre. La liberté est mon premier objectif. Le marché libre est le seul résultat que l'on peut attendre d'une société libre. Je n'accepte pas la liberté individuelle *parce que* le marché est efficace. Même si le marché était moins « efficace » que la planification centrale, je préférerais toujours ma liberté personnelle à la coercition. Heureusement, je n'ai pas besoin de faire un tel choix. L'école autrichienne d'économie démontre l'efficacité du marché, et cela renforce mon droit et ma volonté irrésistible d'être libre.

S'il n'existait aucune explication intellectuelle adéquate de l'efficacité du marché libre, aucun activisme politique d'aucune sorte ne serait possible pour les défenseurs de la liberté. Nos positions ne seraient que des rêves théoriques.

Je ne vois aucune contradiction, en revanche, entre la défense utilitariste de l'économie de marché et l'idée que le marché libre est une conséquence du respect moral pour les droits naturels donnés par Dieu, puisqu'il n'y a pas, en réalité, de contradiction. L'acceptation du marché par l'économiste, pour des raisons purement utilitaristes, devient une analyse plus « objective » si elle n'est pas considérée du point de vue des droits naturels. Mais lorsqu'elle est combinée à une philosophie du droit naturel, elle est encore plus persuasive. Il n'y a pas de choix à faire. L'argument utilitariste n'exclut pas la foi en l'idée que la vie et la liberté tirent leur origine de notre Créateur. Lorsqu'on les ajoute l'un à l'autre, ces deux arguments deviennent doublement plus importants.

¹⁷ Ludwig von Mises, *The Anti-Capitalist Mentality* (South Holland, Illinois ; Libertarian Press, 1972), p.112.

Lorsque la défense du marché libre repose sur des fondements utilitaristes, elle commence par l'analyse des actions particulières des individus. Lorsqu'elle repose sur l'argument des droits naturels, cet « a priori » devient le « don de la vie et de la liberté », choses offertes par la nature ou par Dieu.

Les utilitaristes peuvent bien rester neutres ou hostiles à ces explications sur l'origine de la vie et de la liberté, mais cela n'affaiblit en aucune façon leur explication des avantages techniques d'un système économique libre. Pour autant, ceux qui acceptent la philosophie des droits naturels ne peuvent pas faire autrement que d'accepter le capitalisme de laissez-faire.

La défense utilitariste du marché par Mises ouvre une carrière politique à ceux qui croient à la liberté, au courage, et met également au défi celui qui croit au système actuel de le justifier d'une manière politique.

Dans *Human Action*, Mises indique :

« L'épanouissement de la société humaine dépend de deux facteurs : du pouvoir intellectuel qu'ont de grands hommes à concevoir des théories économiques et sociales saines, et de la capacité de ces hommes, ou d'autres hommes, à rendre ces idéologies acceptables pour la majorité¹⁸. »

De toute évidence, Ludwig von Mises a fourni des théories économiques et sociales saines. J'espère que mes modestes succès en politique encourageront d'autres à me suivre, et à prouver que Mises avait « tort », en montrant qu'une carrière politique est bel et bien ouverte à ceux qui ne se préoccuperaient pas des intérêts des groupes de pression mais de la liberté de tous.

¹⁸ Mises, *Human Action*, p.860.